

Préparation Lavardens



Lavardens

Dans le cartulaire noir de la cathédrale d'Auch il est mentionné en 1140 un château s'élevant sur un éperon rocheux qui appartenait aux Comtes d'Armagnac. *Le cartulaire est un recueil des actes attestant des titres et privilèges d'une communauté religieuse ou laïque.*

Le bourg médiéval sera construit aux abords du château du XIIème. Le premier chatelain

connu serait Géraud de l'Isle Arbéchan, vassal du comte de Fésensac. Ainsi retrouve-t-on sa trace dans le cartulaire : « Vers la fin du XIème Géraud d'Arbéchan ayant fondé au pied de son château de l'Isle une *villa* qu'il avait grand mal à peupler, fit appel au concours de l'archevêché ». L'acte révèle aussi les conditions pour les habitants du village voisin de Laclotère pour venir s'installer dans l'enceinte. Une providentielle guerre féodale détruira leur village les forçant à trouver refuge dans les murs de l'Isle.

Ce relevé conservé apporte une preuve qu'il s'agissait d'un type de Castelnau et que l'époque encore propice aux sauvetés nécessitait le soutien de la religion.

Résidence des comtes d'Armagnac la forteresse fut construite à leur apogée. Elle sera considérée pendant quelques décennies comme une capitale militaire et résistera à quelques assauts des rois de France et d'Angleterre.

En 1496 la forteresse sera prise d'assaut après un siège et tombera entre les mains de Charles VII qui la fera détruire en partie. La famille d'Albret, puis de Navarre succèdera aux Armagnacs.

En 1585 la seigneurie sera offerte en récompense à Antoine de Roquelaure, protecteur du roi Henri IV. Celui-ci entreprendra la construction d'un château plus moderne sur les fondations médiévales. L'actuel château doit sa reconstruction à l'architecte Pierre Lavesville qui réalisera les travaux pour le compte du Maréchal de Roquelaure à partir de 1608. Antoine construisit le château pour abriter ses amours avec sa jeune épouse Suzanne de Bassabat. Il mourut sans voir la fin de la tâche.

Le château, par voie d'héritage deviendra la propriété de la famille de Rohan puis en 1752 sera racheté par le Marquis de Mirabeau.

Victor Riquetti (1666-1737) originaire de Provence naquit au Pertuis. Il sera Marquis de Mirabeau à la mort de son père, puis comte de Beaumont-de-Pertuis...et seigneur de Roquelaure après son achat du château. Il se dirigera vers une carrière des lettres avec de nombreux livres, faisant parti des physiocrates (école libérale du XVIIIème prônant la liberté du commerce). Il sera le père d'Honoré Gabriel et André Louis Riquetti de Mirabeau, figures de la Révolution française.

De 1766 à 1852 le château sera la propriété de la famille Pins. *La maison de Pins est d'ancienne chevalerie avec une filiation suivie depuis Odon, damoiseau seigneur des Pins près de Muret au domaine de Brioude. Celui-ci apparait lors d'un partage avec le comte de Comminges Bernard VI en 1294.*

Il sera vendu en copropriété au 19^{ème} et, faute d'entretien, la toiture s'effondrera en 1923.

Lavardens est un ancien village où demeurent les vestiges d'anciennes fortifications. Une promenade dans les étroits « carrelots », ces étroites ruelles qui servaient au transport de marchandises et dont la taille correspondait à la largeur des charrettes, apporte le charme ancien avec ces petites ruelles bordées de maisons authentiques.

Les Roquelaure

Antoine de Roquelaure fut le troisième fils de Géraud, seigneur de Roquelaure, Gaudoux, de Montbert et du Longart, et de Catherine de Besolles. Il était destiné à un état ecclésiastique, mais par suite de la mort de son père en 1557 il héritera à 13 ans du titre de seigneur de Longard et se mettra au service du roi de Navarre.

Jeanne d'Albret, au décès de son mari Antoine de Bourbon en 1563, le tenant en haute estime, lui donnera une partie du fief de Roquelaure possédée par la couronne. Elle l'attachera à son fils Henri âgé de 9 ans qui venait d'hériter de la responsabilité du royaume de Navarre.

Le jeune roi Henri apprécia rapidement les qualités de ce compagnon fidèle et dévoué de dix-huit ans. Il fera partie des gentilshommes qui accompagneront le roi à son mariage à Paris avec Marguerite de Valois en 1572.

Antoine sera nommé gouverneur de Guyenne et fera partie du groupe des intimes qui entoureront et conseilleront le roi à la cour de Nérac. Il participera à la prise d'Eauze en 1579 et lorsque Henri deviendra roi de France en 1589 il le suivra dans ses combats à Coutras, Arques, Ivry, Fontaine-Française. Il prendra également une part importante dans la conversion d'Henri IV.

Aussi les charges et bénéfices en feront un personnage important du royaume. Il sera « grand maître de la garde-robe royale » dès 1589.

Cette fonction consistait à diriger la garde-robe, à l'intérieur de « la chambre du roi » sous les ordres du grand chambellan de France.

Six ans plus tard il sera nommé « chevalier des ordres du roi » et obtiendra la lieutenance du roi pour la Haute Auvergne (*Représentant du souverain dans une région ou une ville. Charge inférieure à celle de gouverneur ou sénéchal*) et de la capitainerie du château de Fontainebleau, puis sera chargé du gouvernement du comté de Foix. En 1597 ce sera la lieutenance de Guyenne qui lui fera obtenir le poste de maire de Bordeaux.

Lors de sa régence, Marie de Médicis le sollicitera pour remettre de l'ordre dans des cités rebelles ; puis Louis XIII l'honorera du titre de Maréchal de France.

En 1613 il quittera la charge de gouverneur de Guyenne conservant seulement la gouvernance de Lectoure. Cela lui permit de revenir sur ces terres et en 1620 il débutera la réhabilitation du château de Lavardens et la construction de celui de Rieutort à Roquelaure dont il ne connaîtra pas la fin, décédant le 9 juin 1625 à Lectoure. En cette ville il donnera une maison et un jardin pour l'installation d'un couvent des Carmélites qu'il dota richement par ailleurs.

Ce fut un personnage historique qui devint personnage de contes populaires Gascon : « Roquelaure, qui était l'homme le plus farceur de France » à cause de sa truculence, sa générosité et sa proximité avec le roi Henri.

Il avait épousé Catherine d'Ormesan en 1581 qui lui donna 6 enfants et décéda en 1601. A la mort de son fils Jean-Louis en 1610, n'ayant plus d'enfant mâle, il épousa en 1611 Suzanne de Bassabat dont il aura 12 enfants. Dont Gaston Jean-Baptiste de Roquelaure (1617-168) qui sera Pair de France en 1652 et gouverneur de Guyenne en 1679. *Pair de France était une dignité pour un grand officier vassal direct de la couronne de France. C'était un représentant des électeurs primitifs. Le nombre de pairs de France fut un temps fixé à 12 soit 6 ecclésiastiques et 6 laïcs.*

Castéra-Verduzan

A l'origine de la cité il existait trois villages construits sur les collines modelées par la rivière Audoue. A l'ouest se situait Verduzan et son château qui a complètement disparu.

Au sud-est, en face sur le coteau, le hameau de Castéra-Vivent et au nord le hameau de la Claverie qui fut une commanderie des Hospitaliers de l'Ordre de St Jean de Jérusalem dite « la cavalerie en Armagnac ».

Cette commanderie édifiée au XIIème étaient composée d'une tour de garde, d'une grange pour ranger les dîmes, d'une église et d'autres bâtiments. La cour était l'équivalent du cloître dans les abbayes ou monastères°

Ainsi Castéra-Verduzan est un village neuf, crée de toute pièce à partir de 1821, issu de la réunion de trois communes sur un quatrième lieu à bâtir. Ce sera la seule construction d'un village neuf depuis le moyen-âge dans le Gers.

Le 14 décembre 1789 la Révolution française avait créé les communes qui souvent se superposaient aux anciennes paroisses. Cependant l'administration des territoires se révélera souvent difficile pour les petites territorialités, aussi dès le premier empire les gouvernements encouragèrent les regroupements souhaités par les municipalités désirant « une plus grande masse des forces contributives. » Lors du recensement de 1804 Castéra-Vivent avait alors 523 habitants, Verduzan 237 et Laclaverie seulement 30.

L'histoire et la naissance des eaux thermales remontent au moins à l'époque gallo-romaine. Tour à tour propriété des Templiers au XIIème siècle puis des comtes d'Armagnac jusqu'au règne d'Henri IV pour devenir propriété des rois de France. Les sources prendront un réel essor sous le règne de Louis XV.

En 1817, grâce à des transactions, un négociant d'Auch vendit au marquis Jean-François de Pins-Montbrun « les eaux et bains du Castéra avec appartements et dépendances ». La famille entreprit la mise en valeur du site abandonné depuis l'émigration de Jacques Roger de Verduzan et un établissement thermal fut élevé, tel qu'il apparait aujourd'hui. Le terrain marécageux fut remplacé par un parc bordé d'ormes et tilleuls et cette édification générera une dynamique pour les décennies suivantes. Le journal du Gers annonçait l'ouverture du nouvel établissement de bains, pourvu de baignoires en marbre blanc le 5 mai 1820.

Le besoin de regroupement de communes amena le sous-préfet de Condom à convoquer les trois conseils municipaux par courriers de 1818 pour délibérer de la proposition.

Le 21 octobre le conseil de Laclaverie délibérait : « La commune ne pouvait se conserver par elle-même, à raison du peu de population... et il était du susdit d'être réunie uniquement à celle de Castéra avec qui il y avait déjà beaucoup de relations...mais qu'ils demandaient que le nom de Castéra soit changé... » Un an plus tard, en septembre 1819 ce même conseil demandait à l'unanimité le rattachement à celle de Castéra et de Verduzan. Ils demandaient également qu'une église soit bâtie dans le voisinage du nouvel établissement thermal édifié en 1817 qui était le point central de la réunion proposé par les trois communes et qu'il soit donné le nom de Bourbon-les-eaux. L'assemblée de Castéra donna un accord unanime pour la réunion des trois tandis que Verduzan ne montrait aucun enthousiasme.

La réunion devint effective par ordonnance royale du roi Charles X le 11 avril 1821 sous le nom de Castéra-Verduzan. Le nom de Laclaverie ayant été écarté, ce sera son maire Monsieur Macary qui deviendra le premier maire de la nouvelle commune et le restera jusqu'en 1836.

La création de la commune débuta avec la construction de propriétés bâties le long de l'axe assaini de la route Auch Condom. Les maisons alignées disposaient d'un étage et les génoises (*corniches de tuiles canal superposées*) témoignaient de la prospérité des propriétaires. Le calcaire des carrières de proximité ou des pierres du château médiéval des Verduzan furent utilisés comme matériaux.

Les briques de terres cuites servirent au décor ou à l'encadrement des ouvertures. Des terrains furent acquis pour la construction d'une église en 1824 et de la halle mairie-école en 1833. D'autres terrains matérialisèrent l'implantation du village. Son développement sera étroitement lié à celui des trois sources.

Durant la 1^{ère} guerre mondiale l'établissement thermal sera réquisitionné comme centre de repos des soldats et en janvier 1915 il accueillit blessés ou malades.

En 1983 un agrément sera donné pour les affections bucco-linguales et les parodontopathies (affections des tissus de soutien de la dent). Des travaux seront entrepris en 1999 et le complexe actuel ouvrira ses portes le 29 mars 2000.

Inondations

Après un printemps frais et pluvieux, des orages localisés alternèrent au début du mois de juillet 1977 avec des journées très chaudes. Dans la nuit du 6 au 7 juillet les secteurs de Marmande et Condom subirent d'importantes précipitations. La pluie tomba sans discontinuer sur la Gascogne depuis la soirée du 7.

Le 8, à 3 heures du matin, la Save transformée en torrent ravagera le village de vacances de l'Isle en Dodon où cinq personnes trouveront la mort, les vacanciers se réfugiant dans les arbres. Les villes de Masseube, Mirande, Lombez, Saramon, l'Isle Jourdain, Lombez et Fleurance seront menacées par la montée des eaux de la Baïse, de la Save, de la Gimone et du Gers avec 4 mètres quatorze à Auch dès 9 heures du matin.

La pluie redoublera d'activité et à 12 heures le Gers atteignit 5,25 mètres à Auch, niveau de la crue de 1952. Le fleuve remontera par les égouts et à 15 h 40 il atteindra la cote de 7 mètres 76, la basse ville fut dévastée et coupée de sa partie haute, la crue ayant emporté deux ponts.

Le Gers suivra sa course folle et emportera la petite ville de Montastruc, alors que les autres rivières inondèrent les plaines alluviales. C'est ainsi que la station thermale de Castra-Verduzan fut ravagée en une heure par l'Aloue. Un pompier, Claude Bordenave, y trouvera la mort en allant porter secours à des enfants en danger.

Après cette catastrophe il fallut reconstruire de très nombreux bâtiments et infrastructures ce qui donnera une nouvelle jeunesse à la station.

Le département du Gers comptera 51 communes touchées, plus de 6000 sinistrés dont 5000 à Auch, 16 morts, 2200 maisons endommagées, 50 000 hectares ravagés et 18 ponts emportés.

L'analyse de la situation météorologique des journées des 6, 7, 8 juillet 1977 fera ressortir une circonstance quasi imprévisible et imparable. Un déluge soudain et ininterrompu durant par endroits près de dix-sept heures avec deux épisodes paroxystiques dont un au milieu de nuit.

Les efforts pour une prévention ont porté sur les causes structurelles du désastre avec une nécessité « de faire la part de l'eau » c'est à dire laisser des espaces pour faire place à la crue.

Une véritable politique d'aménagement et d'entretien du territoire avec un respect des zones inondables, ce qui était loin d'être le cas en 1977, alors que les effets de la crue de 1952 n'étaient pas ignorés.

Balade Castéra-Verduzan du 15.12.24

L'obscurité est profonde en ce matin où la fraîcheur est de mise. Les réverbères à la diffusion jaunâtre ne parviennent pas à éclairer nos pas. Pourtant à huit heures le jour commence à poindre pour le départ.

Une pluie fine s'invite dans ce ciel encombré avec une palette conséquente de nuances de gris. Les mornes paysages défilent avec un brunissement des végétaux prenant leur repos hivernal. Même le vert des pâturages semble jaunissant. Ces teintes sont tristes et sombres sur les talus tandis que les peupliers



décharnés montrent leurs longs branchages comme implorant le ciel.

Dans le bus la présence de 63 personnes dégage une chaleur, qui dans le fond devient pénible, et nécessite un arrêt pour fermer la colonne de chauffage.

Dans ce bocage Gascon les couleurs se fondent avec celle de la terre mélangeant le brun des branches nues à l'ocre plus ou moins foncé des terres glaiseuses. Même les genêts camouflent leur verdure, à l'infini de ces vallonnements de la campagne Gersoise.

C'est une fresque gigantesque où les villages perchés, à la suite d'une longue expérience humaine, montrent que nos promoteurs « modernes » ont bien innové en préférant les creux inondables, périlleux mais juteux.



Castéra se présente, mais le marché du dimanche

nous interdit de trouver le stationnement prévu. Un peu plus loin la place près du syndicat d'initiative permet l'arrêt.

En ce lieu une cabine de toilette est disponible aussi se crée une longue file qui amorce l'attente. Celle-ci s'allonge et il faut trotter sur place pour se réchauffer jusqu'à la satisfaction de toutes et tous, et le départ de la randonnée. Il fait très frais, le ciel est bien gris mais il n'y a pas de vent ni de pluie.

Nous montons dans une rue, menant à la périphérie de la ville, en avançant tranquillement sur un trottoir, en toute sécurité, jusqu'à une bifurcation sur la gauche.





C'est une large allée où des pissenlits luxuriants étalent leurs larges feuilles, entre l'herbe grasse et verte. Peut-être un ancien corridor où se situait une voie ferrée. Cependant il faut se méfier de l'humidité du sol qui facilite les glissades délayant minutieusement la partie de terre argileuse de cette mélasse du midi Aquitain. Puis le sol se couvre d'une épaisse couche de feuilles qui amortit les pas et rend la glisse moins risquée en couvrant les

résidus glaiseux.

Sous les platanes les feuilles à la forme palmée mélangent leur couleur jaune avec du brun, et s'entassent bruissant sous nos pas. Le groupe rejoint une petite route pour franchir un pont et prendre une piste dégradée et ornée de flaques d'eau stagnante, qu'il convient de contourner.

A nouveau nous prenons une sente très herbeuse et bordé sur la droite par un champ dont le semis découvre la jeunesse verdoyante de plants tout juste sortis de terre.

Heureusement des touffes d'herbes, épaisses et hautes, camouflent la boue collante qui prend un malin plaisir à s'agglutiner sous et sur le bord des chaussures. Créant une botte qui s'alourdit et perd toute adhérence.

Le dénivelé s'accroît avant de reprendre un chemin de terre remontant sur une petite voie asphaltée. Nous franchissons deux ponts et reprenons aussitôt sur la droite un cheminement bucolique sur un sol détrempe, mais masqué par ces organes fondamentaux, brunis et flétris des végétaux et siège de la photosynthèse,

Nous marchons le long du ruisseau de l'Aloue sous de hautes frondaisons dégarnies qui, à gauche, qui nous sépare de la voie routière passagère.



En remontant légèrement la sente s'assèche un peu et nous rejoignons la départementale qu'il faut traverser en direction du vieux Castéra. Un passage qui doit être très sécurisé car un tel nombre de personnes nécessite une prévention organisée.

Après franchissement une pause est effectuée près de la fontaine de Coulom avec son vieux puits recouvert d'une grille et son lavoir tombant en ruine, la machine à laver à remplacer depuis bien longtemps les battoirs à mains.



L'étroitesse de la sente conduit à se mettre en file indienne et à marcher en situant les pieds tout en se gardant vers le haut pour éviter les longues et jeunes pousses agrippantes de ronces qui trouvent là un espace de liberté pour proliférer et développer leurs tentacules. Une file de fourmis à l'assaut de la colline. Il faut suivre la cavée qui serpente et s'enroule sur le flanc de la pente, entre des arbres rabougris et des taillis profonds, tout en faisant attention à la terre trop humide et glissante. L'avancée est constituée de succession de petites rampes et de descentes infimes, de virages prononcés entre des arbres chétifs que colonisent mousses vertes et lichens blanchâtres. En s'élevant sur ce versant le sol s'assèche avant de prendre une série d'escaliers rudimentaires. Les troncs allongés retenant les marches ont été disposés de manière à éviter de trop lever

les jambes, ce qui permet une ascension facile d'autant qu'une main courante faite de roseaux facilite la montée. Une réelle aide apportée à ce parcours de randonnées, qui atteste de l'attention des responsables locaux.

Sur la gauche, entre les branchages squelettiques et figés, se dévoile l'immensité du bocage environnant, où faibles vallonnements et coupures de cours d'eau s'échelonnent jusqu'à l'horizon. Après un dernier raidillon très marqué nous atteignons la vielle église du Castéra, village d'origine et ancienne commune. Le point de vue découvre la densité végétale composée d'arbres frêles, noueux et malingres couvrant le flanc de la colline.



Devant nous l'espace s'étend jusqu'à l'horizon bouché par la grisaille du temps. Autour de la rue pentue des maisons se régénèrent dans cet espace dominateur.

Nous quittons le village par une descente goudronnée puis prenons une trace desservant les champs. De chaque côté la terre a été retournée et semée, cependant est demeure bien visible parsemée des résidus de tiges de tournesols coupés lors de la récolte. Là encore il faut choisir la marche dans les hautes herbes mouillées pour sécuriser l'avancée dans cette lente descente à découvert. Un replat s'avère plus sec et le virage permet un arrêt pour regroupement.





A droite une grande friche permet à la terre de se régénérer et sera propice à de nouvelles cultures, une rationalité coutumière à travers les âges que nos « modernes » ont bien souvent oubliés. Aujourd'hui ce sont des millions d'hectare de terre qui sont devenus improductifs et chaque jour des terres exploitables sont dénaturées ou bétonnées. Après nous le déluge !

Seules quelques glumes de graminées traversent l'homogénéité de la pâture.

Il faut se couler au niveau du ruisseau puis reprendre une montée bien soutenue pour reprendre un peu d'altitude sur une chaussée herbeuse qui plonge entre les prairies jusqu'à une petite route. Nous traversons le hameau de Peyrouau où quelques petites fleurs de rosiers sauvages et

anciens attirent le regard à la sortie. La descente se coule jusqu'au talweg pour reprendre la direction de Mounouat. Une petite montée pour étirer les mollets et, après deux nouvelles buttes, prise à gauche d'un sentier s'engageant sous un couvert de chênes. Ce qui offre une reprise du souffle mais engendre une mise à l'épreuve des lianes crochues de ronciers.

Enfin une raide descente permet de retrouver une voie entrant dans Castéra-Verduzan. Nous reprenons une allée, en contrebas du cimetière, toujours agrémentée de cette végétation bien arrosée.

Nous arrivons sur la départementale très passante qu'il faut traverser pour rejoindre l'entrée près du restaurant et accéder au grand

parking privé où le bus est en stationnement. Un plaisir de poser chaussures alourdies par le dépôt de cette colle jaunâtre avant de se rendre vers le restaurant.



La salle est très grande et nous découvrons les tables installées pour huit personnes, alignées



de part et d'autre d'une allée de service. Seule notre installation s'avère délicate car chaque place personnelle est réduite.

Le repas s'ouvre par une flûte de coupe-rapière, avec petit en-cas savoureux. Puis le repas débute avec la spécialité régionale de l'assiette de salade de gésiers agrémentée d'une tranche de foie gras.



Puis viendra une cuisse de canard confite aux petits pois avant une tranche de fromage local. L'arrivée du dessert est saluée d'un murmure d'étonnement à la vue de l'impressionnante pâtisserie avec ses volutes déployées et dorées, ce pastis gascon constitué d'une croustade aux pommes suivie du café.

Après un exercice de

calligraphie à la plume sergent major sur le registre de l'hôtel il faut aller reprendre le bus, avec un manifeste contentement du groupe pour ce repas très apprécié. Et l'on peut imaginer qu'une certaine somnolence est envisageable.

Le départ pour la visite s'effectue sous le soleil, mais il faut patienter... jusqu'à retrouver le portable oublié... dans la poche du vêtement. Profitant du roulement et d'un micro, un mot sur le marbre de Castéra-Verduzan peut-être diffusé à l'ensemble.

Au début des années 1900 une publicité régionale indiquait les sources thermales et ... les carrières de Castéra-Verduzan. Cette commune qui naquit en 1821 vit rapidement son développement s'étendre.



Ainsi en 1834 il y avait treize maisons neuves et d'autres en projet.

Aussi un besoin de pierre se fit sentir au cours de ces années et des carrières apparurent dans la plupart des collines, il s'agissait d'exploitations de proximité réduisant les problèmes de transport et donc le coût.

Les propriétaires terriens y voyaient une source de revenus, les carrières restant à leur disposition, et des habitants voisins y trouvaient un gain supplémentaire en proposant leurs

attelages de bœufs à 1,5 franc par jour en 1848, ou en assurant le transport eux-mêmes. C'est ainsi que dans la plaine de l'Auloue, où vient mourir le coteau du Haut Castéra, l'extraction de calcaire permit la découverte d'une veine de marbre près de Coulom.





Cette roche est issue d'un gigantesque dépôt de calcaire constitué entre l'époque du dévotien supérieur et le carbonifère soit de – 380 à – 330 millions d'années. Le métamorphisme conjuguant pression, température et action des vapeurs venues des profondeurs terrestres réalisera une cristallisation complète, et l'inclusion d'oxydes métalliques

façonnera des veines colorées.

Le marbre a la particularité d'être une matière minérale qui possède une effusivité thermique, c'est-à-dire une capacité d'absorber rapidement un apport de chaleur à température ambiante, sans se réchauffer, d'où cette qualification de froid.

Dans la « géographie du Gers d'Adolphe Joanne », paru aux éditions Hachette en 1883, un article décrit ce marbre de Castéra :

« Ainsi en 1836 Monsieur Ardenne découvrit près de Castéra-Verduzan une carrière de marbre de couleur jaune d'or, marbre appartenant au terrain d'eau douce du miocène en Gascogne. Sa belle couleur est due à un mélange d'ocre, dans d'autres parties il y a de la chaux carbonatée blanche



translucide. » La présence de ce marbre est accidentelle dans ce terrain du tertiaire et il est vraisemblable qu'il a été produit et veiné par des sources thermales comme celle utilisée à Castéra-Verduzan. Le marbre de cette carrière est un des plus beaux jaunes connus et peut parfaitement recevoir le polissage.



Il fut extrait par blocs d'un mètre de long, voire 1,9 dans certains cas avec une hauteur de 30 à 65 centimètres.

La couche n'étant pas régulière il fallait le choisir dans la carrière, au milieu du calcaire.

Il ne fut pas exploité de manière régulière et on en fit des cheminées, des guéridons, des autels.



On se servit aussi de ce matériau pour faire des bracelets, des épingles, des chandeliers et de petits objets d'ornement, dont la vente fut limitée aux environs du village. Cependant quelques blocs furent livrés à des marbriers de Bagnères de Bigorre, mieux outillés.

En 1894 un industriel possédant une usine de céramique à Aureilhan, près de Tarbes, louera pour douze années la

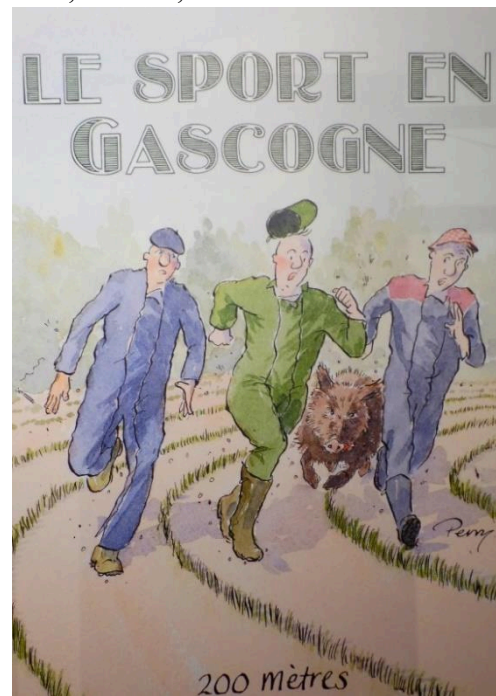
carrière de Coulom au médecin propriétaire du terrain. Broyé, pressé, aggloméré et poli le marbre de Castéra se retrouvera dans de nombreux modèles de fournitures pour la construction de marches et d'escaliers, guéridons, baignoires, tombes, décoration de l'intérieur de villas, ou de petits accessoires comme le pavement de l'église de Biarritz.

Un corps de métiers autour du marbre se développera au sein de l'usine d'Ousteau, mais l'activité de cette dernière déclinera juste avant la première guerre mondiale. La fabrication ralentira puis s'arrêtera, les stocks seront vendus et l'usine fermera en 1914, concurrencée par le carrelage en ciment comprimé, moins onéreux à obtenir.

La carrière de Coulom poursuivit son activité après la guerre mais la veine de marbre trop modeste ne permit de réaliser que de petits objets : encriers, crucifix, mortier, avant ou côtés de cheminées, dessus de tables. A signaler tout de même le côté de l'autel de l'église de Seix en Ariège.

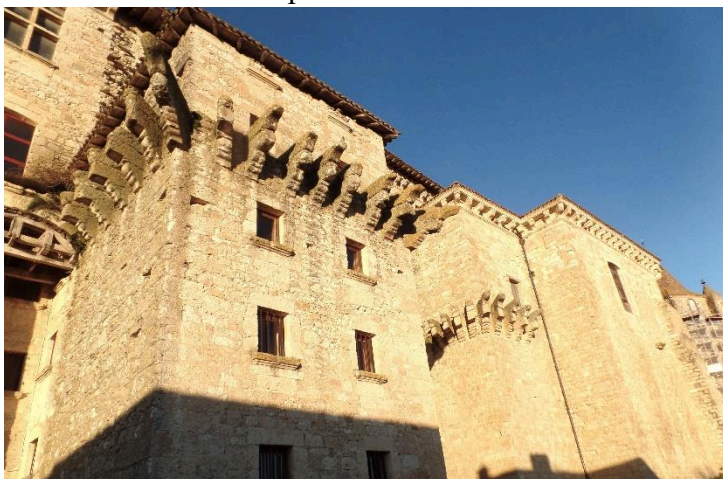
Les seuls outils utilisés pour l'extraction étaient les coins, les explosifs pouvant fissurer ou éclater les blocs. Le métier était pénible car les plaques lourdes devaient être manipulées avec précaution.

Le 28 juillet 1933 la veuve du médecin, héritière de la carrière, la vendra puis seule la pierre sera commercialisée après 1945. La carrière restera en activité jusqu'en 1960 où l'exploitant



l'abandonnera pour choisir celles équipées pour une extraction plus industrielle.

Deux gros blocs de marbre furent extraits avant la cession de l'exploitation et furent transportés dans le piémont pyrénéen pour une découpe et un polissage afin de former deux plateaux de tables meublant la maison d'Henri Pandelé charpentier à Castéra, l'acheteur.





La grande table de 2,5 m sur 1,1 m et 4 cm d'épaisseur est encore intacte.

Pendant le cours trajet nous apercevons en contre bas à droite plusieurs jeunes chevreuils bondissant dans un près, puis très vite la masse imposante du château se découpant au sommet de la colline, tranchant sur le bleu de l'horizon. Il faut l'expertise du chauffeur pour faire passer ce grand bus dans le passage d'entrée menant vers le parking au pied du château, devant l'austère entrée du

monument. Il faut éviter de salir les chaussures légères dans ces allées boueuses et parsemées de flaques où le stationnement de véhicules a ajouté à la détérioration du sol.

Deux guides nous attendent pour commencer la visite et nous entrons dans la partie la plus ancienne partie du château servant d'accueil. Deux groupes sont rapidement constitués dans la première grande salle où nous accédons. Cette dernière a un plafond voûté, très haut et se trouve occupée par une exposition de dessins de Peirry Taylor.



Cet Anglais peint son plaisir de découvrir et faire vivre le quotidien de la Gascogne, avec des

illustrations humoristiques à l'aquarelle. Il édite également ses tableaux dans les éditions Anglo-Gascon sous forme de bandes dessinées, un plaisir de lecture.

Un historique du château nous fait découvrir les dallages particuliers de ces salles, composés



de manière géométrique avec l'alliance entre pierres taillées blanches et dalles de terre cuite

rouges. Par suite de la mort d'Antoine de Roquelaure, victime de la peste, ce château, comme d'autres n'a jamais été vraiment terminé. Il est également vide de tout ameublement.

La pièce suivante et son annexe sont également occupées par des expositions comme les céramiques de Marisol ornée d'émaux fondues en cristaux irisés.



Des tableaux d'un japonais coté Hachiro Kano avec son art mêlant peinture abstraite et calligraphie. Dans cette salle l'architecture du plafond en quatre partie induit un phénomène d'écho qui permet de s'entendre d'un coin à l'autre de la pièce en parlant doucement contre le mur. Cette salle était un endroit où les membres de la

famille pouvaient recevoir les solliciteurs, qui attendaient d'être reçu dans l'annexe. Ce château construit sur un éperon rocheux surplombe le beau village pittoresque de Laverdens et a été classé monument historique. Une association essaie de le réhabiliter petit à petit et s'appuie sur les expositions et ventes potentielles pour obtenir les moyens de réaliser leur objectif. Ainsi la continuité des restaurations permettra lors d'une revisite de percevoir les changements et évolutions dans la massive forteresse, augmentant l'attrait des seules expositions.

L'étage au-dessus avec sa longue galerie et ses pièces annexes propose des milliers de santons, une féerie de Noël qui incite à l'achat avec ses petites maisons et moulins aux ailes tournantes. Un retour à des rêves d'enfants, un plaisir de déambuler devant les tableaux réalisés pour présenter cet art provençal. De bons souvenirs qui perdureront longtemps.

Le retour s'effectue dans une obscurité grandissante qui devient nuit noire avec une lune pleine à l'horizon, et avec en permanence de longues files de phares en sens inverse. Beaucoup, en définitive, ont profité de cette bonne et belle journée de décembre.

Bonnes fêtes à toutes et tous.

